

LE SILENCE

DES MARGES

Édité par le collectif
Mytho/Graffik
2024
Numéro 1

Ce fanzine peut être imprimé et copié librement, mais ne peut être vendu ni modifié. Les droits d'auteurice des textes appartiennent à leurs auteurices.

Pour obtenir le fanzine en format pdf, merci de nous contacter
à cette adresse:
mythograffik@proton.me

Mots d'introduction

Constatant une frustration récurrente face à l'incapacité des formats et espaces académiques à pouvoir libérer la parole et à faire parler les silences, interrogeant le processus de sélection des « données » issues d'interactions sociales passant à travers nos corps, nos désirs et nos peurs, le collectif Mytho/Graffik a fait l'essai d'ouvrir un espace d'expression qui puisse faire émerger d'autres horizons de recherche.

Nous avons lancé l'invitation de placer un premier pied sur la ligne des limites de la réalité pour donner une autre vie aux données. Chaque participant·e·s devait s'inspirer d'un passage de ses « données », une note, un gribouillis, un son absurde dans un enregistrement, un rêve... Partant de ce point de départ qui intrigue mais n'a pas peut-être pas la place de s'exprimer dans un cadre académique, les participant·e·s ont laissé vaguer leur imagination, jusqu'à laisser émerger des histoires qui lient douleurs et espoirs, poésie et matérialité de la recherche. Nous sommes infiniment reconnaissant·e·s envers les personnes qui ont partagés leurs textes, tous d'une très grande richesse et touchant des cordes de la sensibilité humaine. Voici une sélection de ces textes qui se sont laissé·e·s porter par les consignes suivantes :

Voici un espace pour dégonfler la charge, lâcher les rennes de votre écriture et ne plus vous soucier des limites imposées de la réalité.

En partant de votre recherche ethnographique, basez-vous sur une citation issue de vos notes, d'un message écrit à des proches pendant la recherche, un extrait d'entretien, une photo, un dessin gribouillé dans la marge d'un carnet, un son surprenant dans un enregistrement, un rêve, quelque chose qui n'est pas dicible, pas audible, et qui reste cloîtré dans un silence qui devrait chanter, crier ou au moins chuchoter.

Isolez ce passage et écrivez votre fiction pour pouvoir lui donner vie. À vous de définir la limite de la fiction et quels sont les éléments du réel ou de l'imaginaire que vous utilisez.

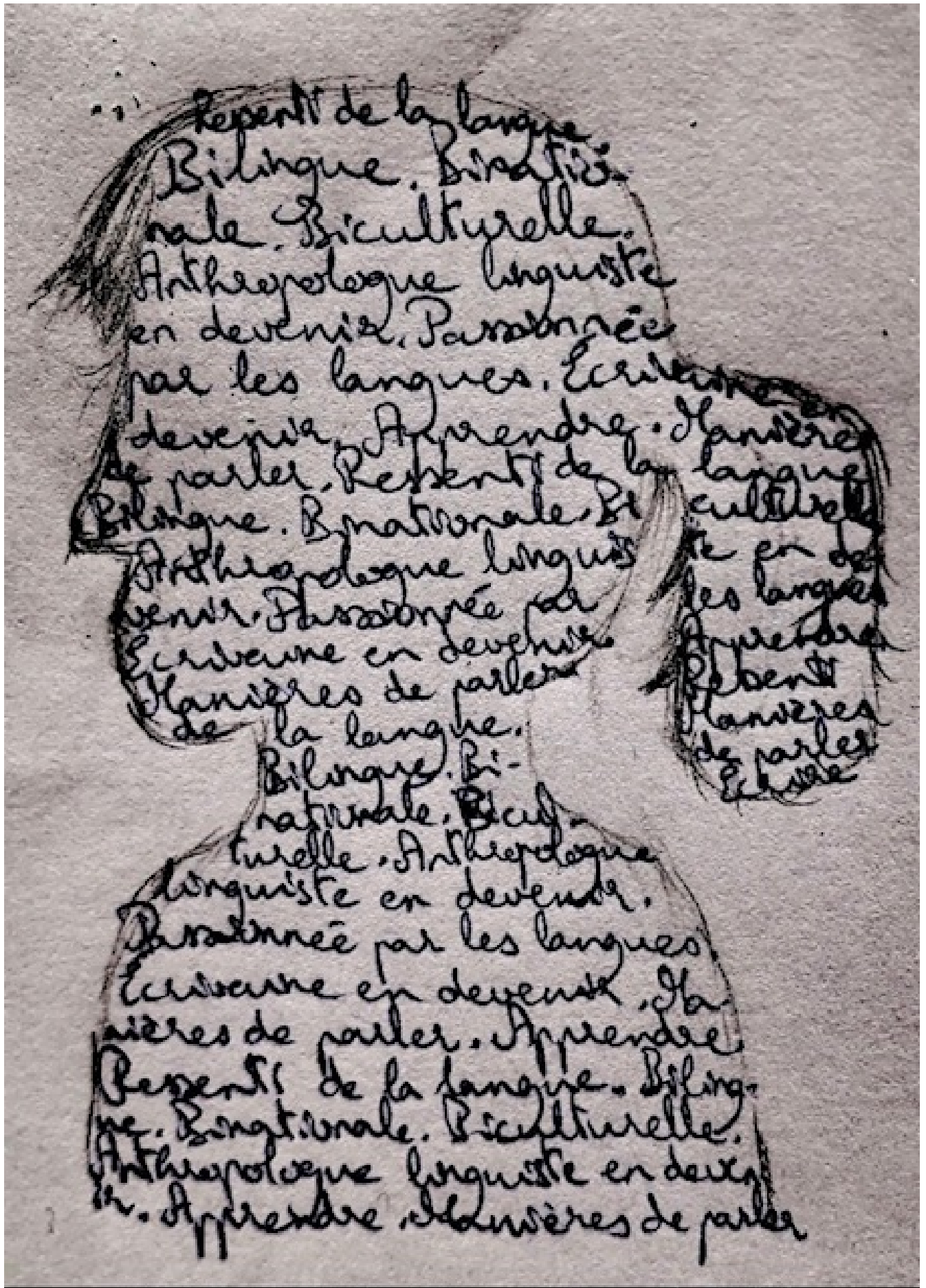
Laissez l'imagination vous emporter et saisissez cette opportunité pour porter un autre regard sur vos recherches.

Donnez de la voix et de l'allure à votre silence et faites-en ce que vous voulez !

Bonne lecture !

Ordre des textes :

- P.7 *Un terrain pas si particulier que ça* – Marguerite R.
- P.15 *Masque brisé* – Dounia
- P.22 *Colère compassionnelle* – Elenie Sarciat
- P.27 *madd world : une proposition pour mieux répartir le silence* – Aurore Rimlinger
- P.35 *Rêves de clémentiniers* – Naoual Mahroug
- P.40 *Sampalala* – Sarah Pochon



Portrait-biographie: Marguerite R.

Un terrain pas si particulier que ça

Par Marguerite R.

Elle le connaît par une amie en commun. Il habite là où elle fera son terrain. Il veut bien l'héberger. C'est l'idéal. Elle a pris rendez-vous avec lui avant d'emménager pour visiter la maison et se mettre d'accord sur le cadre de vie. Il l'accueille à bras ouverts, lui sert le thé avec un gâteau qu'elle refuse par manque de faim. Ça le vexé « dans ce cas je le repose à la cuisine, hein ». Ils font un peu de smalltalk puis il lui montre la chambre qu'il a en tête pour elle. C'est un petit espace où entre un lit et une armoire. Le bureau d'à côté sera aussi disponible pour qu'elle puisse y travailler « mais je devrai peut-être y passer aussi parce que j'ai mes outils ici ». Plus tard, et à sa demande, il dit qu'il n'y a pas de règles de vie, qu'ils le feront comme ils le sentent. S'ensuit directement après une liste de ce qu'il fait habituellement et ce qu'il souhaite garder ainsi : il est végétarien et ne veut pas que de la viande est cuisinée dans sa cuisine, il exige qu'ils mangent ensemble tous les soirs - « bien sûr tu pourras sortir si tu le souhaites, mais pas trop souvent », la cuisine et le frigo seront partagés, ils cuisineront ensemble, il ne veut pas qu'elle mange dans sa chambre – c'est dans la salle à manger qu'on mange, et enfin « il se peut que tu me voies me balader tout nu dans la maison avant et après ma douche ». Il n'a pas l'intention de changer ces habitudes-là, c'est à elle de s'adapter et elle ne voit pas comment refuser poliment. Elle

hoche donc la tête : bien sûr, elle ne veut pas être une charge. Elle se retrouve donc avec un marché conclu : elle pourra loger chez lui pour une petite contrepartie financière et elle s'intégrera ainsi dans la vie d'un des 'locaux'. Les compromis sont un peu spéciaux, mais elle pense qu'il sera possible de les contourner une fois qu'elle aura emménagé. Et puis, elle n'a pas d'autre endroit où loger sur le terrain, elle prend donc ce qu'on lui propose et elle s'adaptera, ça fait partie de l'expérience du terrain, non ?

Les premiers jours se passent assez bien. Elle remarque qu'elle a besoin de quelque temps pour s'adapter à la vie sur le terrain. Le chauffage dans sa chambre ne chauffe malheureusement pas très bien, elle a presque constamment froid. La première chose qu'elle entreprend de faire est donc d'acheter de bons pulls, de grosses chaussettes et de récupérer une couverture en plus chez son amie. Cette dernière lui prête aussi des guirlandes et coussins pour rendre le coin un peu plus cozy.

De jour, elle sort, mène son enquête et rencontre tout un tas de personnes intéressantes. Le matin et le soir elle mange ensemble avec son logeur qui tient un monologue sur les choses qu'il a accomplies dans sa vie. Il parle beaucoup de sa fille qui a étudié à une université prestigieuse et a un bon travail. Plus encore il parle d'une étudiante qu'il a hébergé pendant ses études et avec qui il s'entendait très bien. Comme lui, elle était fan des produits crus et il cuisinait toujours pour

elle parce qu'elle ne savait pas le faire. Elle adorait aussi la musique classique, Mozart en particulier, ce qui correspond tout à fait à ses propres goûts musicaux. Il aime bien montrer les dessins que la mère artiste de l'étudiante lui avait offert. Ce qu'il adore encore plus c'est parler de l'association donnant des cours de sport qu'il a montée dans un pays du Tiers monde. De là-bas, il a ramené des artefacts locaux, des histoires, des compliments et un livre dans lequel prône sa contribution. C'est à cette association que reviendra la contribution financière qu'elle lui paye. Le montant de cette même contribution a augmenté deux fois depuis qu'elle est arrivée. Il avait précisé que ce n'était pas un loyer, il insistait pour être son mécène et qu'elle n'aurait pas à se soucier du paiement des charges. D'abord le montant de la contribution était libre, puis il a précisé qu'il s'attendait à un montant entre 50 et 100€. Ce n'était pas un souci pour elle. Puis il a dit que ce serait un montant « par séjour ». Elle ne l'avait pas compris de suite, mais comprit que comme elle avait dit qu'elle rentrerait une fois chez elle pour des rendez-vous, il s'attendait au double du prix. Au vu de ses souhaits variés, elle s'attend à ce que le montant de la contribution changera encore et elle le redoute.

Les repas sont donc occupés par le papotage de son hôte et au bout d'une semaine ça commence à la fatiguer. En fin de compte ce sont les mêmes récits dans lesquels il ne prend pas la peine d'expliquer de quoi il parle exactement et où il joue systématiquement le beau rôle. De plus, les repas qu'il fait ont

tous un goût de poussière et de champignons. Elle prévient donc un soir son logeur qu'elle ne rentrera pas pour dîner mais mangera en ville. Il réagit par un message court. Le lendemain, il la taquine de manière assez désagréable avec son absence la veille. Dans ses blagues transparaissent des reproches et il laisse clairement paraître qu'elle ne devrait pas le faire trop souvent parce que « ce n'est pas ça vivre ensemble ». Elle hoche la tête, ponctue les commentaires de son logeur de « bien sûr » et « évidemment » et sourit poliment. Il a raison, il faut qu'elle soit aussi présente pendant les repas parce qu'il ne faudrait pas qu'il ait une mauvaise expérience avec elle pendant son séjour.

Mais les jours qui suivent elle a beaucoup de mal à apprécier les repas, elle les redoute toute la journée, jusqu'à en avoir des douleurs au ventre. Elle commence donc à s'inventer des excuses pour ne pas avoir à rentrer pour le dîner. Un coup elle dit avoir un entretien pendant un dîner, une autre fois elle dit être invitée à manger chez une amie. Avec pour conséquence qu'elle erre pendant des heures dans le froid en tentant de deviner quand est-ce qu'il aura terminé. Les week-ends elle se débrouille pour toujours être chez des amis et elle redoute de devoir revenir sur son terrain. Son enquête se passe pourtant assez bien, mais la perspective de devoir le voir le soir lui coupe la joie. En même temps, elle est reconnaissante qu'elle peut loger chez quelqu'un pour un prix dérisoire comparé au loyer d'appartements en ville.

D'un autre côté, elle n'est pas du tout à l'aise dans son logement. Il n'y a pas de verrou sur la porte de sa chambre et elle dort donc avec une chaise contre la porte au cas où il aurait l'idée d'entrer. Il le fait déjà sans gêne quand elle est en train de travailler dans son 'bureau'. À ces moments il n'hésite pas à lui raconter multitude de choses et à donner des conseils non-demandés sur comment elle devrait réaliser son terrain, sous prétexte qu'il a lu beaucoup d'anthropologie. Elle l'écoute sagement et lui promet à chaque fois qu'elle le prendra en compte.

À tout cela s'ajoute que, chaque matin, il prend une douche à l'eau de pluie dans le jardin ce qui fait qu'elle ne descend pas tant qu'il ne l'a pas prise. Elle est aussi toujours sur le qui-vive pour capter le moment où il prend une douche à l'intérieur parce qu'il n'est pas exclu qu'elle le rencontre nu dans le couloir à ces moments-là. À chaque fois où elle sort dans le couloir, elle tend donc l'oreille pour entendre si la douche coule. Si c'est le cas, elle fait une estimation du temps qu'il prendra pour sortir et s'habiller, temps qui peut varier selon ses envies. L'éventualité d'une rencontre non-souhaitée fait, même si la plupart du temps il n'est pas là, qu'elle appréhende ce qui pourrait arriver. Toutes ces précautions n'empêchent pas qu'il arrive qu'elle le croise après sa douche. La première fois elle a sursauté et vite détourné les yeux pour ne rien voir. Lui s'en fiche et lui dite d'être moins prude. Depuis elle essaye juste de ne pas regarder vers son entrejambe et de trouver le plus vite possible une échappatoire.

La maison elle-même a une chouette architecture, avec en plus un petit jardin intérieur. Par contre, c'est difficilement chauffable et son hôte s'en passe volontiers, réglant le chauffage à 17 °C et de tout le séjour, qui dure déjà quatre semaines, elle n'a pas encore eu chaud. Sa chambre est aussi assez petite, la salle de bain étroite et ne parlons pas des toilettes. Une fois sur deux la chasse d'eau ne fonctionne pas et comme il y en a deux, elle doit faire ses gros besoins aux toilettes du rez-de-chaussée et tirer la chasse en versant un seau d'eau de pluie dans la cuvette.

Elle commence à se réfugier de plus en plus chez son amie dans la même ville. Bien qu'elle n'en parle pas vraiment et ne veut pas se plaindre de leur 'ami' en commun, son amie a l'air de deviner la source de son malaise .

« Tu sais, tu n'es pas obligée de rester chez lui, hein? »

« Non mais ne t'inquiète pas, c'est normal, ça fait partie du terrain. Et puis le mieux sur le terrain c'est d'être logé chez un membre de la communauté sur laquelle j'enquête. C'est aussi une bonne porte d'entrée auprès d'autres interlocuteurs. »

« Ce n'est pas censé te rendre malheureuse, si ? »

« Non, mais mes profs disent aussi que ce n'est pas toujours facile, donc ça ira. »

Et puis, quelque temps après cette conversation, sans raison particulière, pendant une soirée chez son amie, elle n'a plus aucun

courage de rentrer 'chez elle'. Après avoir annoncé qu'elle doit y aller, une énorme flemme tombe sur elle comme une couverture et elle reste pour ainsi dire coincée dans son fauteuil. Son amie lui fait remarquer qu'elle est blême et lui demande si elle se sent bien. Elle secoue la tête, à mi-chemin entre un hochement et une forme de négation.

« Je pense que je ne peux pas rentrer. Je n'ai vraiment pas envie. ». Son amie comprend qu'elle n'est tout simplement pas capable d'y aller et de faire face à son logeur.

« Tu n'y retourneras pas, ce soir tu dors chez moi sur le canapé et ensuite on te trouvera quelque chose d'autre. »

Ce soir-là, son amie lui prépare un lit. Elle prévient son hôte qu'elle ne rentrera pas ce soir. Quelques jours plus tard son amie va chez son logeur pour récupérer ses affaires.

Masque brisé

Par Dounia

*Je m'appelle Dounia,
je suis chercheuse en anthropologie et je suis une survivante de VSS. Peut-être pas dans cet ordre, enfin je ne sais plus. J'écris parce que les mots me permettent de créer un monde où le laid peut devenir beau.*

Note aux lectorices :

Ce texte est une fiction. Ou un fantasme. Peut-être un rêve. Ou un cauchemar.

Il est en tout cas faux dans les faits. Ou en partie.

J'aurais aimé qu'il soit faux tout court.

Quoi qu'il en soit.

Bonne lecture.

C.W : violences sexuelles, violences physiques, sang.

Je suis arrivée en bas de ce chemin de terre qui, doucement, me devenait familier. Les odeurs qui m'ont accueillie m'étaient devenues routine, la chaleur qui émanait des murs est venue me saluer et les premiers sourires de celles et ceux qui commençaient à me reconnaître confirmaient la réalité de ma présence.

Une fois mes affaires installées, je suis allée directement serrer les mains de celles et ceux qui ont fait de mes visites une habitude. Je me suis assise avec eux, et, dans la voix de ceux que je ne connaissais pas encore, se sont mêlés les murmures des hommes dans l'ombre qui remarquaient mon retour. J'ai reçu la curiosité de leurs yeux sur moi comme j'avais vécu la chaleur des pierres s'imposer à moi une heure plus tôt : avec gêne, sans pouvoir rien y faire.

J'ai alors senti, juste là, quelque part entre ma nuque et ma gorge, que quelque chose avait changé. Peut-être que c'était moi, mais, à l'idée que ce soit autre chose, j'ai frémi d'angoisse. Je me suis levée et je me suis précipitée pour rentrer me réfugier entre les murs de ma chambre, faisant bouclier aux regards indiscrets. Je n'ai pratiquement pas dormi cette nuit-là, tourmentée de questions sans réponse. Est-ce que ce sentiment glacial qui me parcourait indiquait que je n'avais plus ma place ? Ou, pire, que j'en avais une que je ne voulais pas.

Le passage de l'obscurité aux chants d'oiseaux a balayé ces frissons de doute.

Prétendre, prétendre, prétendre.

Faire semblant que je sais ce que je fais : parce que c'est ça, être anthropologue.

Au-dessus de ma crème solaire, j'ai donc posé mon masque de confiance, celui qui bluffe. J'ai erré dans la poussière des rues du village avec cette sensation désagréable que quelqu'un m'épiait. Mon masque se décollait et je n'arrivais plus à garder la face. Connaissez-vous la fatalité de ce sentiment que quelque chose de terrible va arriver ? Et l'impuissance qui va avec ?

Un jour, j'ai dû rentrer me cacher tant j'étais effrayée à l'idée que des regards indiscrets risquaient de me voir à nu : vulnérable, incertaine, apeurée. Après plusieurs heures de repos dans le frais de ma chambre, j'ai remis mon masque, bancal.

Je savais que les plus mal intentionnés pourraient le voir, percevoir les failles, les contours qui se détachent, le moi derrière, et j'espérais ne pas croiser leur route.

Mais il était là.

Il n'a pas fallu deux heures pour que ses tentacules dégoulinants me tiennent au piège contre son corps visqueux et froid. Impossible de me dégager.

Une fois la bête distraite, étourdie par le bref instant de satisfaction de ce qu'il avait réussi à arracher de moi, et mon corps finalement libéré de la violence de ce piège, j'ai couru. Mes jambes plus fortes que ma tête, assez solides pour savoir où aller et comment m'y emmener, vite. À l'abri, j'ai tout essayé pour me débarrasser de son odeur nauséabonde et salée : l'eau froide de la douche, mes mains encore tremblantes qui frottaient comme jamais elles n'avaient frotté, mes larmes aussi, mes larmes surtout.

Mais là, dans le silence de ma chambre, seule dans l'immensité de mon lit inhospitalier, j'ai compris que ça ne servirait à rien. Il m'avait volé une part de moi et avait déposé une part de lui qui avait déjà commencé à me ronger de sa noirceur.

*

*

Il ne restait de moi que de la douleur.

Savez-vous quelle odeur a cette douleur ?

L'odeur de la salive.

Le monstre a continué à vivre et moi je me suis éteinte. Et avec moi, mon terrain de recherche. Je n'étais plus une anthropologue, j'étais une victime. Plus aucune autre identité que celle-là quand j'arpentais les couloirs de mon laboratoire et qu'autour de moi les regards pleins de pitié me rappelaient ce que j'avais vécu. J'avais failli à ma mission : j'ai eu le malheur d'être une femme avant d'être une chercheuse. Mon agression était un aveu de faiblesse, une preuve de mon incompetence

Je suis sortie lentement du brouillard sombre après plusieurs mois de silence assourdissant et de paralysie épuisante. J'ai tenté de recoller les morceaux de mon masque brisé, mais seul.e.s les plus naïf.ve.s étaient dupes, les autres pouvaient voir très clairement que, derrière, mes yeux étaient vides.

Mais, pour les rassurer, et me rassurer moi aussi, j'ai continué, et je continue, de prétendre.

Prétendre, prétendre, prétendre.

Faire semblant que tout va bien : parce que c'est ça, être survivant.e.

Fin alternative

Savez-vous quel fluide est plus puissant que la semence d'un homme qui vous a souillée ?

Son sang.

J'y suis donc retournée, dans le calme de la nuit, en transe, déterminée à sacrifier l'animal pour ma propre rédemption. J'ai profité de son sommeil non mérité pour faire usage de la lame que je tenais fermement entre mes doigts.

Libérer le porc du bruit grinçant de son cœur noir. Trancher cette gorge qui avait laissé passer tant de mensonges. Couper, percer, déchirer, détruire, comme il l'avait fait. Ses tentacules immondes se sont agités dans un dernier élan pathétique de lutte pour une vie misérable qui ne valait pas la peine d'être vécue, puis se sont immobilisées dans leur fluide gluant.

Mes yeux en feu, fixés dans le vide de ses deux billes, ont dégusté de voir s'envoler son dernier souffle dans l'obscurité de la nuit. Il ne verra plus jamais la lumière. J'ai lavé son péché dans son sang. Il a ôté une part de la vie qu'il y avait en moi et je lui ai offert l'éternité pour réfléchir à son acte. Parce que je suis clémente, parce que je suis meilleure que lui, parce que c'est tout ce qu'il méritait.

Le monstre est mort et avec lui mon terrain de recherche.

Le monstre est mort et avec lui tant d'autres choses : l'espoir, la confiance, l'intime, la légèreté, l'insouciance, l'étincelle, le rythme de ma vie, les couleurs de mon existence, et tant d'autres choses. À la place des nuances de beau, j'ai ensuite vu

émerger en moi la colère, la haine, je les ai vues grandir en moi, me bouffer, prendre toute la place, dicter mes mots et ordonner mes gestes, des gestes de recul, des gestes où l'on repousse, où l'on éloigne, où l'on tient à distance, parce que cette distance nous protège.

Je suis sortie lentement du brouillard sombre après plusieurs mois de silence assourdissant et de paralysie épuisante. J'ai tenté de recoller les morceaux de mon masque brisé, mais seul.e.s les plus naïf.ve.s étaient dupes, les autres pouvaient voir très clairement que, derrière, mes yeux étaient vides.

Mais, pour les rassurer, et me rassurer moi aussi, j'ai continué, et je continue, de prétendre.

Prétendre, prétendre, prétendre.

Faire semblant que tout va bien : parce que c'est ça, être survivant.e.

N.B :

Il n'y a pas de morale à cette histoire, parce que ceux à cause de qui ces récits existent n'en ont pas non plus, tout simplement.

Merci pour votre lecture.



Photo : Anna Rouxel

Colère compassionnelle

Par Elenie Sarciat

Doctorante en socio-anthropologie et danseuse professionnelle, Elenie Sarciat navigue dans l'espace d'entre-deux qui se révèle dans sa pratique ethnographique engagée, faillible et sensible auprès des personnes migrantes et des humanitaires.

Mon ventre s'arrondit, mon corps m'échappe, je me sens habitée par un parasite dont je ne peux me débarrasser.

Je n'ai plus mes règles, depuis plusieurs mois, mais pour une raison qui m'échappe, je n'y ai pas prêté attention avant. Étrange sensation d'avoir quitté mon corps pendant quatre mois. Désormais il est trop tard pour accéder à un avortement légal. Je panique, mon corps est prisonnier par cette grossesse non désirée. Toute ma vie de jeune femme j'ai cherché à contrôler cette éventualité, scrupuleusement je restais attentive à chaque signe. Que s'est-il passé cette fois-ci ?

Comment ce fœtus a-t-il pu être conçu ? Une vague histoire de viol, je n'en ai pas les détails, je n'y prête pas attention. De toutes manières, ici c'est courant, c'est normal. On est toutes passées par là. Pourquoi cela serait-il différent dans mon cas ?

Non. Maintenant, ce qui m'obsède à moi c'est de trouver s'il est possible d'accoucher sous X. Je ne connais pas toutes les lois de ce pays, est-il possible de laisser un enfant, de manière légale à un hôpital, un dispensaire, une famille d'accueil ? Existe-t-il des boîtes pour laisser les enfants comme dans ce film japonais ? Ou était-il coréen ? J'adore ce réalisateur en plus, très connu, Kore-Eda ? C'est lui je crois qui a réalisé un film sur les enfants laissés dans des boîtes et il y a toute une histoire de vols d'enfants... Je m'égare. Mais cela m'obsède. Je dois m'en débarrasser. Et si je traversais ? On peut abandonner cette chose que je ne veux pas, là-bas ? Une vague d'angoisse surgit. Je serais contrainte de voir mon corps changer, sentir une présence dans mon ventre, quelque chose bouger à l'intérieur de moi. Un corps étranger s'apprête à envahir de plus en plus mon corps sans que je ne puisse rien y faire. Je me sens prisonnière. Je ne contrôle rien. Je ne décide rien.

Et je vais devoir accoucher.

Je transpire, je suis agitée, mes pensées sont embrouillées.

Tout à coup ces pensées sont chassées. Ma mère. Que fait ma mère ici ? Elle se trouve à 1500 kilomètres de moi, que fait-elle ici maintenant ? Ma mère veut garder l'enfant. Ma mère va garder l'enfant. Ma mère va s'en occuper. Ma mère va tout gérer. Ma mère est devenue sa mère. Ma mère décide. Pour la première fois de ma vie je vois ma mère décider, s'affirmer. Il

m'est impossible de lui dire non. Elle est surexcitée à l'idée d'accueillir cet enfant. Elle revit, elle est heureuse, elle sourit et ne parle que de cela.

Retour dans ma chambre d'enfant.

Je vis de nouveau chez mes parents

Ma mère a trouvé un sens à sa vie et moi je cherche en cachette dans mon lit comment la priver de cela. Je ne veux pas abandonner cet être, je veux m'en débarrasser. Je veux que cela disparaisse. Je me sens prisonnière. Que s'est-il passé ? Et comment suis-je arrivée ici ? Moi aussi j'ai renoncé ? Moi aussi j'ai accepté le retour ?

Je me réveille.

J'ai la tête qui tourne, mon t-shirt est trempé.

Je ne réalise pas tout de suite. Je ne me sens pas encore soulagée.

Ce n'était qu'un rêve.

Pourtant, il sonne si vrai. J'ouvre mon carnet.

« Est-ce que vous avez subi des agressions dans le désert ou ici ? Des viols ? »

« C'est déjà le dernier mois ! Vous avez peur de l'accouchement ? »

« Je ne vous cache pas qu'ici sans pièce d'identité il est difficile d'avoir accès à un IVG. »

« Vous savez que si vous aviez pris le planning familial vous ne seriez pas tombée enceinte, au moins on aurait évité ça »

« Il portait une cagoule et des gants vous n'avez pas vu qui c'était ? »

Suivi de grossesse

Suivi de grossesse

Suivi de grossesse

Suivi de grossesse

« Vous avez été violée ? » Elle désigne le nouveau-né qu'elle porte dans les bras avec un léger mouvement de tête. Sans rien dire.

Suivi de grossesse

Suivi de grossesse

Suivi de grossesse

Délai d'IVG dépassé, lui proposer d'aller voir la psychologue.

Ici, et partout ailleurs, l'homme n'est pas là. Mais il est pourtant si présent. Il est l'agresseur, celui parti en apprenant la grossesse, porté disparu dans une prison, le désert ou la mer ou encore mort.

Ce matin je me suis réveillée avec l'angoisse d'être enceinte, ce soir je m'endors en pleurant après que l'homme que je vois depuis quelques semaines me quitte sous un figuier.

C'est moi qui pleure alors que ce sont elles qui se battent.

Ce n'était qu'un rêve.

Et pourtant c'est la réalité.



Image: Aurore Rimlinger

madd world : une proposition pour mieux répartir le silence

Par Aurore Rimlinger

Aurore Rimlinger, docteure ès safous et observatrice curieuse des filières alimentaires africaines. Si je plie en général mon écriture aux canons du genre scientifique, je suis toujours ravie de pouvoir me frotter à un autre partage : scienti-fictif.

Haby et moi sortons tôt de l'hôtel où nous louons deux chambres depuis plusieurs semaines. Un conducteur de jakarta, les moto-taxis du coin, nous dépose juste après le rond-point principal de Ziguinchor, sur le bord de la route qui conduit vers l'ouest de la Casamance. Trois jours plus tôt, j'ai appelé un transformateur/exportateur dont le numéro m'avait été transmis par un autre entrepreneur du domaine. Nous avons convenu de nous voir dans son entrepôt, installé dans la campagne péri-urbaine. Ce sera la première fois que je rencontrerai un entrepreneur installé en Casamance avec qui d'emblée je partagerai quelque chose : notre blanchité.

Nous attendons un peu en bordure de bitume avant qu'une voiture ne freine à notre niveau. C'est un couple qui se rend aussi dans cette direction, avec qui Haby négocie un tarif pour nos deux places. La voiture providentielle et la conduite sportive du conducteur nous permettent d'arriver dix minutes avant l'heure du rendez-vous dans le village visé, une

succession de maisons en bordure de route, entourées de champs. Il nous reste à prendre une dernière moto jusqu'au lieu indiqué par Michel Kohler, l'entrepreneur chez qui l'entretien est prévu. Nous descendons au carrefour mango, devant un grand arbre chargé de fruits encore verts. Les maisons des alentours sont trop lointaines pour que j'aie espoir d'identifier rapidement laquelle est la micro-usine de transformation. J'appelle M. Kohler, il me dirige d'après les éléments que je lui partage. Puis sur le côté d'une grande baraque allongée, cinquante mètres devant, je le vois qui fait signe.

Haby marche à mes côtés, enthousiaste. Elle est toujours bien plus présentable que moi, plus affable aussi. Depuis deux mois que nous travaillons ensemble, je lui suis reconnaissante de l'énergie qu'elle déploie pour que nos moments entre Ziguinchor et sa ceinture agricole se passent au mieux. Lorsque je lui ai exposé mes projets pour l'année 2024, la professeure de l'Université Assane Seck avec qui je travaille depuis un lustre m'a recommandé de la contacter. Elle a soutenu son mémoire l'an dernier et dépose depuis des dossiers de financement auprès de bailleurs variés, motivée à se lancer dans une thèse. Les entretiens que nous menons ensemble sont enrichis par sa perspective de géographe, d'une part, et de jóola, de l'autre. Elle comprend et me restitue le sous-texte qui s'offre entre les lignes des informations qui me sont fournies à moi, la toubab.

M. Kohler nous fait faire le tour du propriétaire. Ses employé·e·s, une majorité de femmes, s'activent sur de longues tables couvertes de madds, des fruits locaux prisés. Les gestes sont précis, leur cadence rapide. Je déroule mes questions en essayant de garder le fil de ses réponses : il a tendance à digresser, et reprend sans cesse les employé·e·s qui lavent, fendent, dépulpent les fruits pour la transformation. Son ton, quand il s'adresse à elleux, est tranchant. Rapidement, il coupe court au récit de ses expériences professionnelles. Pointant les diverses tables et machines, il se met à détailler les procédures qu'il a développées pour s'assurer de la qualité des produits qui sortent de chez lui.

Son discours suinte de son mépris pour ses concurrent·e·s qui, au mieux, se complairaient à viser le strict minimum. Il élabore sur les innombrables stratégies de contournement des entrepreneur·e·s d'ici, qu'il a pu observer au fil de sa longue carrière. Il se présente comme un pionnier, un innovateur : les filières internationales qu'il a mises en place prédatraient de loin les bancales tentatives locales. C'est la première fois que je fais un entretien dans ces conditions, où ma peau blanche est le ferment de propos racistes. Je m'attendais à un entretien inconfortable, mais pas à entendre une litanie de phrases rances. Je sens que je perds pied. La seule barrière que je suis en mesure d'ériger, c'est celle de mon visage fermé. En une tentative de gérer au mieux son indignation, Haby s'est écartée et détournée.

Depuis le bureau administratif voisin, une femme fait signe à M. Kohler, son patron. Elle lui indique de venir, il nous enjoint de l'accompagner. C'est manifeste qu'elle cherche à le prendre à part, et qu'il s'y refuse. Elle lui chuchote quelque chose, se référant à une discussion qui a commencé avant notre arrivée. Il balaie ça d'un on a du travail, attend un temps avant d'ajouter je ne peux pas être désagréable parce que j'ai des gens.

Silence glacé. Elle le regarde sans un mot, bouche entrouverte, ça dure plusieurs secondes. Et elle sort de la pièce.

Il nous explique sans embarras les dessous de l'interaction. Il lui a interdit d'aller voir la soutenance de thèse de son fils. Il s'en réfère à son cas : lui, toutes ses soutenances, de mémoire, de diplôme de fin d'étude, il les a passées seul. *Bah écoutez enfin, c'est le monde à l'envers, quand tu atteins un certain niveau d'études, ça veut dire que justement, tu es détaché de tes géniteurs !* Haby, d'une voix blanche et nette, évoque la fierté bien placée des parents. Je balbutie que, quand même, le symbole. Il réembraie sur ses histoires de bacs de lavage de qualité douteuse.

Dehors, la silhouette de la mère nous tourne le dos. Je bâcle l'entretien. Bâcle et débâcle. La somme de nos silences, c'est trop, ça nous reste en travers de la gorge, ça nous serre les dents. Surtout celui de cette femme, privée d'un jour de fête qui ne se présentera plus, parce que l'homme blanc a décidé du haut de sa morgue que ça n'avait pas d'importance, que c'était indigne d'un fils sur qui il a projeté sa mentalité. Elle passera la journée ici, accablée de reproches, supervisant un travail dont chaque employé·e connaît pourtant parfaitement la partition.

Il se passe peu de temps avant qu'Haby et moi quittions la propriété sans nous retourner, avars en politesses d'usage. Nos yeux se cherchent immédiatement. Je m'admoneste à voix haute de n'avoir pas fait plus, de n'avoir pas usé de ma position pour prendre parti. Elle me rassure : c'était un vieux type confit de certitudes, ma jeunesse l'aurait seulement affermi dans sa position. Ce qu'il faut, c'est agir, réparer. Enfin, d'abord il faut rentrer à Ziguinchor.

Le trajet du retour est beaucoup moins fluide que ne l'a été l'aller. Nous faisons des sauts de puce de village en village. Haby passe le trajet au téléphone avec différentes personnes, elle parle en jóola de façon précipitée. Elle a de nouveau ses yeux espiègles habituels. Moi, dès la première voiture, j'envoie un message contrarié dans une conversation qui rassemble mes quatre amies les plus proches : « j'ai fait un entretien avec un vieux Blanc qui exporte des jus, et il était tellement mauvais

avec ses employé·e·s... il a refusé à une maman qui travaillait pour lui d'aller assister à la soutenance de thèse de son fils au motif (entre autres) que lui-même ses parents n'étaient pas présents à sa soutenance de mémoire ». Je l'ai relu souvent, par la suite, ce message. Il rallume un feu aigre dans mon cœur et ma trachée. Je n'ai pas encore réussi à retranscrire l'enregistrement réalisé ce jour-là.

Quand nous atteignons l'hôtel après plus d'une heure de véhicules variés, la plus jeune sœur d'Haby nous attend devant l'entrée. Elle lui présente le sac qu'elle portait à l'épaule. Haby s'en saisit, remercie chaudement sa benjamine, et la fait monter avec nous. Une fois dans sa chambre, elle déballe divers éléments. Argile brune, brindilles et branchettes, graines de toutes les tailles, morceaux de roche, et un fruit de madd très mûr. En quelques minutes, elle modèle l'argile et assemble une silhouette humanoïde. Elle l'incruste de graines et branchettes, l'habille de lambeaux de peau du madd. Les jambes maigrichonnes, la voûture de la nuque, ne trompent pas : c'est un monsieur Kohler en miniature.

Elle s'éclipse dans la cuisine et revient avec une boîte d'allumettes. Sur la face de l'homoncule, les yeux sont des graines noires enfoncées, une brindille dessine un rictus. Haby gratte une allumette. À nous la colère, à toi d'être aphone, profère sa voix de prophétesse quand la flamme lèche et dévore cette bouche qui n'avait jusqu'alors jamais connu que le privilège de jaser, pérorer, parler sans se soucier.



Photo: Naoual Mahroug

Rêves et clémentiniers

Par Naoual Mahroug

Zef (Roum), août 2022, dans un café, un matin tôt.

Je m'installe à une table en attendant mon thé. Un homme s'approche de moi. Il paraît esquiné par la vie : son visage est fermé, ses yeux assombris, ses mains noires, ses pieds nus, le pantalon souillé, la chemise crasseuse, sa bouche édentée. L'homme ne semble pas avoir dormi de la nuit. Il demande l'aumône. Au même moment le serveur m'apporte la tasse de thé. Le serveur se saisit alors d'un verre d'eau qu'il jette sur l'homme afin que celui-ci s'éloigne. L'homme est trempé. Il recule tout en nous faisant face. Son regard est triste. Il s'éloigne du café. Son ombre disparaît. Je me sens honteuse d'avoir assisté à une telle scène. Je me sens coupable que le serveur ait agi ainsi afin d'assurer un cadre paisible dans le café.

L'homme s'appelle Youssouf. Il parcourt les rues de Zef toute la journée. Il mendie auprès des gens qu'il croise. Il réclame un sou pour juste se nourrir. Sans dire mots, il tend sa main avec humilité. Sans dire mots, il se rétracte et poursuit son chemin à la quête d'une datte. Sans dire mots, il place son espoir en Dieu grâce à qui il finira bien par humidifier sa bouche et remplir, légèrement son ventre. Il se dit : « Après tout, l'oiseau se lève si frêle chaque matin et il parvient à nourrir sa famille ». Ses pieds

sont usés. La marche l'abime. Elle le brise et elle est en même temps le seul moyen par lequel il survit. Il n'est pas immobile. Il croise un groupe de personnes qui ne croise pas son regard et se demande : « Serais-je devenu invisible ? » Youssouf entre dans une longue ruelle étroite. Les gens tentent de ne pas le toucher en s'écartant un peu ou bien en le contournant. Il se demande : « Suis-je à ce point visible et dérangeant ? » Il rase les murs au point où il se blesse. Il ne veut pas déranger et semble pour autant nuire les autres. Il crie silencieusement et intérieurement : « Mon âme souffre » Il se demande : « Ne suis-je pas à l'image d'un petit oiseau frêle à la recherche de sa subsistance? ».

Subsistance

Sarip (Cafren), août 2022, dans une gare, un matin tôt.

Un homme est assis à même le sol, contre un mur. Il a la tête baissée. Il tend ses deux mains mais ne réclame rien. Il relève sa tête toutes les dix minutes environ et regarde le monde s'agiter autour de lui. Quelques personnes lui sourient. Beaucoup d'autres l'ignorent. Lui est attentif. Il remarque la présence des habitués. Il constate le retard de la jeune femme qui passe habituellement à 7h45. Il s'étonne de l'absence d'un autre. Il se demande : « Pourquoi n'est-il pas là ? » Et se questionne : « Et mon absence est-elle relevée par toutes ces

personnes qui le frôlent quotidiennement ? » Il se fiche bien de la réponse. Il voit le monde c'est-à-dire les gens qui passent, les gens qui marchent, ceux qui s'arrêtent, ceux qui parlent, ceux qui sont silencieux, ceux qui sont vêtus de ce qui paraît comme de beaux vêtements et les autres, ceux qui semblent pressés et les autres. Il voit les ressemblances et les distinctions.

L'homme s'appelle Nicolas. Il se demande : « Et moi, où suis-je situé dans tout cela ? Ai-je même une place ? » Il se demande : « Où suis-je donc ? » Et il rêve d'être dans un jardin fleuri d'où il cueille des clémentines juteuses. Nicolas rêve de ces clémentines acides et sucrées à la fois. Il songe à ces clémentines, et sourit. Un homme qui passe lui sourit en réponse. La clémentine : une subsistance rêvée.

Clémentine

Robethy (Nalib), août 2022, dans un jardin, un matin tôt.

Une petite fille court vers sa grand-mère installée à l'ombre d'un clémentinier. Elle l'enlace et lui demande de raconter une histoire au sujet de son défunt père. La grand-mère ne peut refuser la demande de sa petite-fille. Elle se met alors à compter l'histoire de son fils qui a éprouvé une longue maladie avant d'en mourir. Elle se demande : « Pourquoi est-ce si difficile d'enterrer son enfant ? » La grand-mère s'appelle Mina. La petite-fille s'impatiente. Elle attend d'écouter une histoire. Mina raconte alors la traversée d'une frontière au moment du

départ en vacances : « Je me souviens de nos postures, statiques, nos cheveux arrangés malgré deux jours de voyage. Je me souviens de ce petit stress que l'on avait et que l'on transmettait aux enfants dont ton père. Il fallait être irréprochable. Il fallait se soumettre à l'ordre de la frontière qui a des pouvoirs, bien plus que ce que tu peux imaginer. J'avais la responsabilité de la sacoche qui contenait tous nos papiers, précieuse était-elle. » La grand-mère se remémore son rôle et ses responsabilités vis-à-vis de toute la famille. Être silencieux face aux forces de l'ordre, telle était l'exigence. De l'autre côté de la mer, les klaxons ne cessent pas. La grand-mère se souvient du regard d'un homme qu'elle croise. Il lui semble désespéré et digne à la fois. Cet homme s'appelle Youssef.

Youssef

Des chemins qui se croisent.

Youssef esquisse un sourire quand Mina lui tend des pièces de monnaie et quelques denrées alimentaires dont des clémentines, pas tout à fait mûres. Il se montre reconnaissant. Il la salue et continue d'arpenter les chemins de Zef. Youssef se sent prisonnier de sa situation tant il est à la marge de tout et il se sent libre de rêver. Il s'installe au coin d'une rue passante : les gens se pressent, lui est statique. La majorité des gens l'ignore, lui est attentif et digne. Les gens parlent, lui, rêve. Il rêve donc. Il rêve d'être dans un jardin fleuri d'où il cueille des clémentines juteuses. Des clémentines acides et

sucrées à la fois. Il songe à ces clémentines, et sourit. Une femme qui passe lui sourit en réponse. La clémentine : une liberté de rêver. Silencié dans l'espace public, Youssouf rêve dans un monde imaginaire. Il n'est pas seul dans le jardin si verdoyant. Il y croise des femmes et des hommes dont Nicolas. À la couleur grise de la ville, s'impose le feuillage du jardin rêvé. Aux silences prescrits, s'élancent des voix rêveuses et intimes. Aux âmes à la marge et aux corps épuisés par la marche, se tissent des liens sous des clémentiniers. Des clémentiniers, symboles d'une liberté de (se) rêver.



Photo: Sarah Pochon

SAMPALALA

Par Sarah Pochon

Les corps en action, en scène, avec les autres. Ils transpirent, ils ressentent, ils éprouvent, ils ont peur... Je travaille sur l'EPS dans des contextes variés et sur les pratiques favorables à l'épanouissement de tous les élèves.

Sampalala. Sampalala et ses étendues de terres enneigées. Ses montagnes rocailleuses et abruptes, leurs cimes parées de leur manteau blanc. Sampalala et ses lacs gelés. Je suis en route pour une région du monde dont il est régulièrement question dès que l'on parle de méthodes éducatives qui favoriseraient non seulement la réussite scolaire des élèves, mais leur épanouissement aussi. Chaque mois de septembre, au moment de la rentrée scolaire, les écrans géants apposés partout dans les rues diffusent les classements mondiaux des régions les plus performantes en matière d'éducation à l'activité physique et sportive. Alors, il n'est plus question que de Sampalala sans que personne n'y soit jamais allé. Ce pays de 3km² est précédé de sa réputation, ce phénomène de communication « toujours faite des opinions des autres » (Origgi, 2015, p. 67) ; les préjugés fourmillent à son sujet. On dit qu'à Sampalala, les-arcs-en-ciel peignent le ciel en permanence et qu'ils ne s'effacent qu'à la tombée de la nuit. On dit aussi que la pluie peut se mettre à tomber si vous sifflez un air seulement connu des habitants. On dit que dès l'âge de

cinq ans, les enfants inspirent l'air si profondément qu'ils suspendent leur respiration pendant une minute entière. Qu'à leurs 8 ans, ils ont si bien développé leur coordination main/oeil qu'ils sont capables de lancer un javelot à plus de 50 mètres, le tout sans effort apparent, comme si la gravité elle-même se pliait à leur volonté. Enfin, on dit qu'à 12 ans, ils lisent dans les constellations mouvantes du ciel et se dirigent dans les forêts en faisant attention au sens du vent. On raconte aussi que les écoles n'ont pas de toit et que les enfants apprennent à « ciel ouvert » (Bergeron, 2020), sous les arbres ou près des rivières, dans la montagne formée par la chaîne des Alvéoles, ces glaciers impressionnants qui sont les seuls au monde à n'avoir jamais reculé. On dit...

Sampalala serait ainsi une éducation dans la nature avec tout son éco-système pour terrain d'apprentissage. J'en suis là de mes réflexions et de ce que j'imagine de la terre de Sampalala : « le monde du bout du monde » comme dans un roman de Sépulveda (1989). Alors, je veux voir. Je veux observer cet enseignement. Dans mon pays, dès leurs trois ans, les enfants sont mis devant les écrans, absorbés par un flux incessant d'images et de données ; à huit ans leurs doigts portent des puces intégrées et à force d'être brûlées, leurs rétines ont déjà été remplacées par deux fois. À 10 ans, les mots « sport » et « nature » ont disparu de leur vocabulaire. Effacés. Oubliés. Comme si les enfants occidentaux étaient frappés d'une amnésie étrange : une déconnexion totale de leur corps.

Depuis des années, en Europe, les corps sont "immobiles" (Le breton, 1999). Apathiques. Là-bas, la sédentarité n'est pas un choix, c'est une condition. Une norme. Il semble donc y avoir une fracture entre nos deux mondes. Et je veux savoir. Comment les enseignants de Sampalala ont-ils réussi à préserver leurs enfants de la sédentarité ? Quel miracle pédagogique ont-ils accompli pour que leurs jeunes élèves, bougent, respirent, explorent ensemble, les uns avec les autres ? Ont-ils réappris à leurs élèves à écouter leur corps, à danser avec le vent, à sentir le sol sous leurs pieds et la sensation de glisse sur l'eau ? Je vais réaliser une plongée ethnographique (Vienne, 2005) dans ce pays situé sous la ligne du méridien, enclavé entre le Timost et le Sumgol et peut-être alors, trouver une façon de réveiller nos enfants endormis.

Pour rejoindre ce territoire de 4 millions d'habitants, le trajet est long, suffisamment pour me permettre de me préparer mentalement au programme qui m'attend. Je rencontrerai d'abord Yacintha aux abords de Rimbad, une des villes principales de Sampalala. Yacintha a 42 ans. Elle est un pilier du système scolaire local et sera mon guide dans cette enquête pour espérer comprendre les mécanismes qui sous-tendent l'engagement volontaire des élèves Sampalalais dans les activités physiques et sportives.

J'arrive en gare de Sampalala. À peine sortie, le vent me frappe de plein fouet. Il est glacial, vif, et m'engourdit. La petite station en parement de briques ocre semble figée dans un

autre temps, perdue entre les collines, les Alvéoles au loin, et le silence. La neige s'est posée en taches éparses, comme si elle hésitait à recouvrir complètement le paysage. Quelques bancs en bois vernis brillent sous une fine couche de givre. Le ciel gris acier s'étire au-dessus de ma tête. Un Zébra s'arrête devant moi et me propose de monter. C'est un taxi local. Son nom fait référence au Zèbre bien sûr mais à ce qu'il représente surtout : des déplacements au gré des saisons et l'harmonie entre les peuples. C'est un véhicule électrique compact qui me conduit jusqu'à Rimbad. Au cours des vingt minutes de trajet, les forêts de pins, de sapins, de bouleaux parsemés de quelques pellicules de neige en leur sommet défilent. Puis, j'aperçois des maisons colorées aux toits végétalisés - comme autrefois sur les îles Féroé aujourd'hui disparues - de part et d'autre de la route. Des habitations de briques rouges, bleues, jaunes sont dispersées sur la plaine en contre-haut. Et puis le Zébra passe sous une arche recouverte de branches de houx qui forment le nom de Rimbad. Nous traversons la ville et très vite nous nous éloignons. Après quelques minutes, la conductrice s'arrête à l'orée d'une nouvelle forêt. Je descends, je règle la course 10 Sympal. Je dois désormais poursuivre à pied et me rendre au point de coordonnées GPS que Yacinta m'a communiqué. Je m'enfonce alors entre les bouleaux en suivant un sentier de terre. J'entends quelques corbeaux siffler et des écorces se fissurer. Je marche vingt bonnes minutes avant d'atteindre le point indiqué par Yacinta. Alors ce que je

découvre, contraste brutalement avec tout ce que j'ai pu observer jusqu'à présent. Je suis face à une étrange silhouette de béton encastrée dans une falaise. C'est un blockhaus. Tout autour de ses portes en fer bleues, des dessins ont été taillés, comme un langage silencieux taillés dans la pierre. J'examine chaque trait, chaque courbe : cercles concentriques, formes de vagues ou d'étoiles. Je pousse la porte et jette un œil. Ici, il n'y a pas de larges fenêtres ouvertes sur l'extérieur, pas de lumière généreuse invitant à regarder au loin. Devant moi, une ouverture sombre, presque menaçante, qui semble m'inviter à m'enfouir dans ses entrailles. C'est une rupture. Nette. Avec le chant des oiseaux, la pureté de la neige, le vert des forêts et des arbres alentours. Cet endroit, ce moment... Je n'en avais encore jamais parlé à personne. Je n'en ai encore jamais rendu compte dans mes écrits. Peut-être parce qu'il faut l'avoir vu, ressenti, pour comprendre l'étrange mélange de fascination et de malaise qu'il fait naître. Aujourd'hui, pourtant, je sens qu'il est temps de l'évoquer. Je pousse un peu plus la porte lourde et massive. Son grincement brise le silence épais. Une bouffée d'air froid m'enveloppe, et immédiatement, une étrange sensation m'envahit : celle de pénétrer dans une grotte. Les parois sont lisses, d'un blanc cassé. Elles baignent dans une lumière artificielle qui ne rassure pas vraiment. Au-dessus de ma tête, un enchevêtrement de tuyaux serpente. J'avance à petits pas. Mes chaussures résonnent légèrement sur le sol nu. Des portes apparaissent, à intervalles réguliers.

Leurs poignées brillent sous l'éclairage froid. À chaque pas, je me demande ce que je trouverai derrière l'une d'elles. Soudain, mes pensées sont dissipées par des voix qui me parviennent au loin. Je m'arrête et tends l'oreille, le cœur battant un peu plus fort. Aux voix se mêlent quelques éclats de rire, et une voix se distingue des autres, douce et tranchante à la fois, autoritaire et rassurante. Je reprends la marche dans ce long couloir qui semble ne jamais en finir. Chaque pas me rapproche des voix qui se font de plus en plus distinctes. Finalement j'arrive à une passerelle avec un garde-corps métallique qui surplombe une vaste étendue de plaines et de collines. Et là, comme un soulagement, je retrouve le ciel presque irréel, les arbres puissants et majestueux, les fleurs qui percent la neige et le ballet aérien des sternes arctiques et des fous de Bassan. Une grande femme rousse, emmitouflée dans un manteau de laine jaune me fait signe et dans un large sourire me lance :

« Hey Sonia, je suis Yacintha ! Bienvenue dans notre centre d'éducation corporelle et d'éveil de soi ! ».

Je souris à Yacintha et la salue à mon tour. Puis mes yeux se posent sur tout ce que je vois et sur tout ce qui m'entoure : un monde suspendu entre l'hiver et la vie, un endroit que je n'aurais jamais imaginé. Des enfants grimpent aux arbres tandis que d'autres posent leurs mains sur des troncs massifs et semblent écouter en silence, les yeux fermés. D'autres enfants ont un faucon pèlerin, une chouette ou un macareux sur leur

épaule et semblent entretenir une conversation. Ils apprennent à reconnaître les oiseaux en les écoutant chanter ou bien en les touchant délicatement. C'est un moment d'harmonie sincère entre les enfants et la nature. Plus loin, des enfants construisent des cabanes dans les bois et fabriquent des radeaux pour traverser la rivière qui se faufile au milieu de ce décor incroyable. Je vois aussi des enfants courir en cercle, comme s'ils étaient sur une piste d'athlétisme. Mais ici pas de revêtement synthétique, pas de bitume. Tout est terre et chaque pas soulève un peu de poussière. Plus loin, des enfants se tiennent face à face. Sans un mot, ils semblent communiquer autrement, simplement par le regard, le sourire et l'écoute silencieuse de l'autre.

« Viens ! Descends-nous rejoindre », crie ensuite Yacintha à mon intention en désignant une corde suspendue sur ma droite. Alors, je ne réfléchis plus. Je me sens portée par cette harmonie. Je rejoins l'enseignante et une dizaine d'élèves regroupés autour d'elle.

« Bien les enfants, souhaitez avec moi la bienvenue à Sonia qui nous vient de l'Occident ».

Les élèves m'accueillent avec des visages marqués par un sourire énigmatique. Yacintha ajoute d'une voix calme et résolue : « Chère Sonia, tu t'apprêtes à découvrir les principes fondamentaux de l'éducation corporelle de Sampalala, des savoirs que personne, jusqu'à ce jour, n'a jamais connus en dehors de Sampalala. Mais le monde qui nous entoure,

s'effondre et glisse inexorablement vers la désolation. Il est temps de partager nos méthodes d'enseignement du corps et de la nature. Ce n'est plus un choix, c'est une nécessité ».

Alors je parcours des yeux toute l'étendue de plaine infini qui s'ouvre devant moi tandis que Yacantha chuchote à mon oreille : « Ici, à Sampalala, nous avons appris à écouter. Pas seulement avec nos oreilles, mais avec nos esprits. »

Alors je comprends que la télépathie n'est pas un don, mais une discipline et que les enfants apprennent à développer leur esprit au-delà d'eux-mêmes. Ils perçoivent les pensées des autres et entrent en communion avec la nature. Je vois aussi des enfants courir, grimper aux arbres, lire dans les nuages, prédirent le changement du temps à la sensation des frissons sur leur peau ; je vois des enfants rire, danser, jongler, nager dans une rivière un peu plus loin, construire des pyramides humaines. J'en vois enfin, écouter le murmure de leur propre cœur après des courses effrénées, puis ralentir volontairement leurs pulsations pour atteindre un état de calme absolu, presque méditatif.

« L'effort physique, Sonia, est la clé de notre transformation. Nous n'enseignons pas seulement à déplacer le corps ; nous enseignons à fusionner avec lui, à l'écouter, à en comprendre chaque mouvement, chaque tension. Le corps est un instrument, une antenne de l'esprit. »

Alors je ferme les yeux pour capter encore plus intensément toutes ces sensations qui me parcourent. Je sens le vent

effleurer mon visage. Et j'entends Yacintha chuchoter mais cette fois-ci dans ma tête: « Toi aussi, tu en es capable, Sonia ».

Alors je sens subitement une envie de m'unir à la nature, une envie de courir, une envie de respirer fort, à plein poumons, de nager, de sauter, de bondir, d'aller partout.

Yacintha contourne son groupe d'élèves et se plante devant moi. Ses yeux bleus éclairs me transpercent. « Ici, nous avons appris à nous connecter à l'autre dans sa totalité, à capter ses pensées, ses émotions. C'est ainsi que nous pouvons mieux comprendre le monde et interagir avec lui. »

J'ouvre les yeux et face à toute cette effervescence, les mots me manquent. Elle est corporelle, relationnelle, naturelle ; je réalise que l'éducation physique et l'éducation à la nature ne font qu'un ici à Sampalala. Et c'est bien plus qu'une philosophie. C'est quelque chose de plus profond, un lien que nous avons perdu, nous occidentaux, une part essentielle de notre humanité. Une double connexion : au corps et à la nature. Et si la poésie de notre monde existe encore quelque part, elle est à Sampalala.

Bibliographie

Bergeron, G. (2020). Enseigner à ciel ouvert : qu'est-ce que ça change. *Revue préscolaire, revue professionnelle de l'association d'éducation préscolaire du Québec*, 58(4), 51-52.

Lebreton, D. (1999). *L'adieu au corps*, Métailié.

Origgi, G. (2015). *La réputation. Qui dit quoi de qui ?* Paris, France : Presses universitaires de France.

Sepulvéda, L. (1989). *Le monde du bout du monde*, Métailié.

Vienne, Ph. (2005). Mais qui a peur de l'ethnographie scolaire. *Educations et sociétés*, 2(16), 177-192.

MYTHO/
GRAFFIK

LE SILENCE DES
MARGES